L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

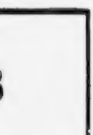
Department of Rare Books
and Special Collections,
McGill University, Montreal

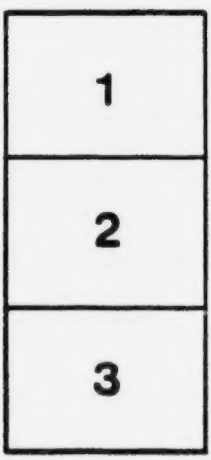
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

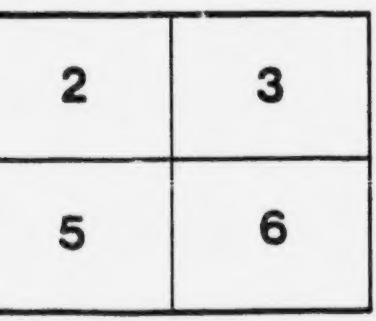
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







15428

LE FÉTICHE

Opéra-Comique en deux actes

—PAR—

Joseph Vézina **Alex Villandray**

et Louis Fleur

Musique de Joseph Vézina, Livret d'Alex. Villandray,

Poème de Louis Fleur.

1912

IMP. DE L'EVENEMENT

30, rue de la Fabrique,

QUEBEC.

LE FÉTICHE

Opéra-Comique en deux actes

—PAR—

Joseph Vézina Alex Villandray

et Louis Fleur

Musique de Joseph Vézina, Livret d'Alex. Villandray,

Poème de Louis Fleur.

1912

IMP. DE L'EVENEMENT

30, rue de la Fabrique,

QUEBEC.

Enregistré par Antonio Langlais, au Ministère de l'Agriculture, Ottawa, conformément aux dispositions de l'Acte des droits d'auteurs en l'année 1912.

LE FETICHE

OPERA COMIQUE EN DEUX ACTES

PAR

Joseph Vézina, Alex. Villandray et Louis Fleur

PERSONNAGES

GASTON de VAL.	MM. Paré
LE COMTE d'ISSY.	Chouinard
EDGAR de POUSSE-ROCHER.	Leclerc
JEAN-PIERRE PERUSSE.	Chassé
MICHEL VERDIER.	Leblond
PIED-LEGER.	Plante
BISSON-BORGNE.	Bolduc
TECUMSEH.	Dompierre
GAETANE.	Melles Giguère
LUCIENNE.	Gagnon
SAIKA.	Desrosiers

Colons.—Iroquois.—Jeunes filles.—Femmes du peuple.—Indiennes.

Acte premier : APRES LA FETE DU MAI.

Acte second : CHEZ LES LOUPS.

En Canada, sur les bords du lac Champlain
1701

Le FETICHE a été représenté le 26 février 1912, au théâtre Auditorium, Québec.

LE FETICHE

OPERA COMIQUE EN DEUX ACTES

ACTE PREMIER

APRES LA FETE DU MAI.

En Canada, sur le bord du lac Champlain, enceinte d'un poste fortifiée, vers 1701.

A droite, premier plan, habitation du comte ; perron ; porte vers les appartements ; fenêtre praticable, dans la fenêtre, une cuvette, des fleurs ; sortie au deuxième plan. Au fond et à gauche, une palissade ; une grande porte cochère au centre laissant voir un ruban de plaine et l'horizon lointain ; à l'extrême gauche, premier plan, une petite porte de sortie au service des coureurs des bois. Au fond, dans l'angle de la palissade, la plate-forme du veilleur avec escalier. A gauche, un hêtre où niche une madone. A droite de la grande porte, le mai noirci de poudre. Sur la scène, une table brute ; des gobelets, des bouteilles, du vin, des victuailles ; c'est la fin d'un repas de fête ; quelques escabelles, un banc sous la fenêtre.

Au lever du rideau, les convives assis ou debout, trinquent. C'est la fin d'une après-midi ensoleillée et sans vent.

SCENE PREMIERE

LE COMTE.—EDGAR.—MICHEL.—GAETANE.—LUCIENNE. —COLONS.—JEUNES FILLES.

CHOEUR :—

Buvons le vin, le vin de France,
Qui met au coeur de l'espérance.
Gais Canadiens, n'oublions pas,
Dans nos chansons, dans nos repas,
Le bon vieux vin de douce France
Qui met au coeur de l'espérance.

Quand je le bois, le vin vermeil,
Je crois que c'est, dedans mon verre,
De la lumière
Et du soleil,
Le vin de France.

MICHEL :—

Il est mousseux, il est léger,
Le bon vieux vin qui vient de France.
Il est grisant, il est âgé,
I. met au coeur de l'espérance.

CHOEUR :—

Quand je le bois le vin vermeil,
Je crois que c'est, dedans mon verre,
De la lumière
Et du soleil,
Le vin de France.

EDGAR :—

A la santé du Gouverneur,
Comte d'Issy, vieux vin de France,
Nous te buvons à son bonheur,
A Gaéta, son espérance.

Quand je te bois, ô vin vermeil,
Tu me parais, dedans mon verre,
De la lumière
Et du soleil,
O vin de France.

LE COMTE :—

Merci, merci, mes bons amis,
Moi, je te bois, doux vin de France,
Au prompt trépas des ennemis
Du Canada, notre espérance.

Moi, je te bois, doux vin vermeil,
Au Canada, féconde terre,
Riche en lumière,
Riche en soleil,
Nouvelle-France.

CHOEUR :—

Nous te buvons, doux vin vermeil,
Au Canada, féconde terre,
Riche en lumière,
Riche en soleil,
Nouvelle-France.

MICHEL :—

Encore une fois, les amis : vive le Roi !

TOUS :—

Vive le Roi !

MICHEL :—

Vive le comte d'Issy !

UN HABITANT :—

Maintenant, allons aux champs.

LE COMTE :—

Oui, braves gens, allez reprendre vos travaux interrompus par cette fête du mai. Demain, il vous faudra peut-être protéger vos femmes et vos enfants contre la hache et le casse-tête indiens. Dans ce pays, on n'est jamais sûr de demain : C'est la guerre harcelante, imprévue. Allez, aujourd'hui, préparer la moisson qui assurera à vos familles du pain pour cet hiver. Allez.... et merci.

(Il se produit un mouvement dans la foule, on se serre la main et l'on sort lentement.)

LUCIENNE :—(aux jeunes filles.)

Nous, allons dans la plaine cueillir des fleurs.

GAETANE :—

Tu permets, père ? Tu sais, c'est aussi la fête de la Vierge. Nous lui ferons des bouquets.

LE COMTE :—

Allez, mes enfants, mais ne vous éloignez pas.

LUCIENNE :—

Vous craignez que des Iroquois ne viennent nous enlever ?

LE COMTE :—

Avec eux, il faut tout craindre.

GAETANE :—(sortant un joli stylet de sa ceinture et menaçant, un peu gauche.)

Nous, nous ne les craignons pas.

LE COMTE :—(brusque, mais tendre.)

Folle ! (il l'embrasse.) Va.

EDGAR :—

Permettez, monsieur le comte, que je sois à ces dames leur garde-du-corps.

LE COMTE :—

Non. J'ai besoin de toi pour une petite sortie vers le Rocher-Fendu. Sois ici, dans un instant, avec dix hommes ; je te donnerai mes ordres.

(Les jeunes filles, riant et babillant, sortent par la porte cochère. Edgar, se mêlant à la foule, sort par la gauche.)

SCENE DEUXIEME.

LE COMTE.—MICHEL.

LE COMTE :—

Où le vis tu cet Indien ?

MICHEL :—

Un Iroquois de la tribu des Loups, monsieur le comte. Je l'ai reconnu à son tatouage. Sur le bras gauche, deux cercles : un vert, l'autre bleu. Je suivais un renard, près du Rocher-Fendu. J'allais le tirer, trottinant, quand je le vis, tout-à-coup, obliquer vers la gauche et disparaître. Je me dis qu'il avait dû flairer quelque chose d'étrange. J'y vais. Rien. J'écarte les branches d'un petit cèdre, manie de vieux chasseurs minutieux. J'aperçois derrière, couché dans le creux d'une souche, un Iroquois de la tribu des Loups, de ceux qui vivent de l'autre bord du lac : sur le bras gauche, deux cercles, un vert l'autre bleu.

LE COMTE :—

Je sais.... Es-tu sûr qu'il dormait ?

MICHEL :—

Oui bien sûr. Je l'aurais tué comme un chien pour venger mon fils que ces gueux-là m'ont scalpé à la Toussaint d'il y a quatre ans. J'avais saisi mon couteau. Ah ! le plaisir de le lui enfoncer dans la gorge et de l'entendre râler ! Mais je me suis souvenu de la défense de monsieur le comte. Ça été dur... (Emu), mais je n'ai pas vengé mon gars !

LE COMTE :—(lui tendant la main.)

Tu fus deux fois courageux, mon ami, et je t'en félicite. Non, tu ne devais pas. Il faut garder nos serments, nous qui nous plaignons qu'ils ne les gardent pas.

MICHEL :—

A quoi ça nous sert-il ? A faire tuer nos fieux ?

LE COMTE :—

Nous leur devons, même à ce prix-là, l'exemple d'une nation civilisée....

(Le comte entre chez lui.)

MICHEL :—

Tout de même, il l'a échappée belle....J'ai l'idée

qu'à la prochaine bataille, je le verrai au bout de mon fusil, et nom d'une pipe !....

(Il termine sa phrase pour lui-même et monte sur la plateforme.)

SCENE TROISIEME.

MICHEL.—EDGAR.—LES SOLDATS.—PUIS LE COMTE.

(Les soldats entrent sous le commandement d'Edgar.)

CHOEUR :—

Comme un soldat,
Au Canada,
Femme naguère,
Faisait la guerre.

EDGAR :—

Qui va là ?
Des Iroquois, misère !
Goukowla !
L'horrible cri, le cri de guerre,
Terrible ce cri-là !
Seule, madame de Verchère
Avec sa fille est là.
Le vieux canon tonne et mitraille ;
La mort immole sans entraille.
Fuis !
Iroquois téméraire,
Fuis !
Vaincu par une de Verchère
Fuis, Fuis !
L'horrible cri, ce cri de guerre ;
De rage est ce cri-là !

CHOEUR :—

Comme un soldat,
Au Canada,
Femme, naguère,
Faisait la guerre.

(Pendant la reprise du choeur, Edgar s'approche des marches, le comte paraît et lui parle bas. Sortie, Michel les suit.)

SCENE QUATRIEME.

GAETANE.—LUCIENNE.—LES JEUNES FILLES.

(Elles portent une gerbe de fleurs des champs.)

LUCIENNE :—

Allons déposer nos fleurs...

GAETANE :—

D s narcisses, des violettes : Comme le printemps embaume !

LUCIENNE :—

....Et nos requêtes à la Vierge.

GAETANE :—

Comme le printemps énamoure !

CHOEUR :—(Toutes à genoux.)

Nous t'apportons ces fleurs, ô notre Mère,
Ces fleurs des champs pour orner ton autel ;
Elles diront, ainsi que la prière,
Notre piété, notre amour immortel.
Vierge des cieux, vois notre foi sincère ;
Epargne-nous la tristesse des pleurs
Et du péché le remords qui lacère.
Garde nos coeur aussi purs que ces fleurs,
Ces fleurs des champs, Marie, ô notre Mère.

(Pendant la finale de la musique, les jeunes filles ornent l'autel de la Vierge ; elles se font mutuellement des questions à propos du papier plié que chacune dépose sous le socle de la statue.)

LUCIENNE :—(qui vient de déposer son billet.)

A ton tour Gaétane.

GAETANE :—(s'avance timidement vers la statue.)

Ah ! je ne sais vraiment....

LUCIENNE :—

Quel mystère ! (riant, aux jeunes filles.)
Faisons-lui lire son billet.

GAETANE :

Non !

LUCIENNE :—

Ah ! il le faudra bien ! (elle lui jette des fleurs à la tête. Les jeunes filles poursuivent Gaétane qui se sauve en riant.)

GAETANE :—(s'arrêtant.)

Assez ! Assez !

LUCIENNE :—(qui s'est emparé de la lettre de Gaétane.)

Lis-nous ta demande à la Vierge,
Lis... ou bien je fais la concierge,
Et l'ouvre.

TOUTES :—

Ouvre, ouvre.

LUCIENNE :

J'entr'ouvre.

TOUTES :—

Ouvre, ouvre.

GAETANE :—(renouant ses cheveux.)

Ecoutez ! Mais c'est un secret.
Que peut surprendre un indiscret.

(Les jeunes filles vont écouter aux diverses sorties et s'assurent que personne ne les épie. Lucienne remet le billet à Gaétane.)

Je dis dans ma lettre à la Vierge :
"Si tu veux l'offrande d'un cierge,
"Mère, fais-moi voir aujourd'hui,
"Le bel officier dont l'oeil luit
"Pour moi."

LUCIENNE :—(à part)

Edgar, peut-être ?
Mon promis !....peut-elle être
Ma rivale !....Savoir !
(à Gaétane.)
Son nom ?
Est-il d'ici l'officier ?
Non.

GAETANE :—

Son nom ! Gaston.

LUCIENNE :—(à part.)

Ah ! je respire.

TOUTES :—

Ma belle au Bois dormant,
Dis-moi donc où supire
Ton beau Prince Charmant.

GAETANE :—

Près d'ici, loin d'ici :
Au sud, au nord, là-bas, vers la région polaire ;
Je ne sais. Un duel....

TOUTES :—

Un duel ! pour te plaire ?

GAETANE :—

Un duel ! il a fui....

TOUTES :—

Il a fui ! Il a fui ! Ah ! C'est un lâche.

GAETANE :—(vivement)

Non !

TOUTES :—

Non ?

GAETANE :—

Non, non, non !.... sa cravache,
Avant ce jour,
Avait cinglé plus d'un visage.
C'est par amour
Qu'il a supporté cet outrage.
Le sort me fut cruel !
Mon père avait provoqué ce duel.

TOUTES :—

Son père avait provoqué ce duel.

GAETANE :—

Oui. Nous habitions Québec. Depuis, que de larmes
Versai-je au souvenir de l'odieux tournoi d'armes !
Ce soir-là, assemblée au Château Saint-Louis,
Dînaient les plus forts tireurs d'épée au pays.
Mon père était champion · mais aussi forte lame
Etait Gaston. Tous deux, ils luttent ; ils s'enflamment
Rapides, les fleurets se heurtent engagés.
Quelqu'un crie : "A l'épée !" et les sabres forgés
Se choquent avec un bruit d'acier. "Courage !"
"Bravo !" dit-on. Soudain domine un cri de rage,
Puis, sur la dalle, un bruit de ferraille. Alarmé,
L'on se bouscule. On applaudit ; mais, désarmé,
Mon père dit : "Monsieur, cette botte saxonne
"Je la rendrai demain, moi, sur votre personne,
"A deux pouces du coeur ; mais en duel, en vrai,
"Jusqu'à la mort, votre leçon, je la suivrai."
—"Me battre, je ne puis : Car j'aime votre fille,"
Dit Gaston.—"A demain, Monsieur ! Dans ma famille,"
Dit mon père, "mal siérait un spadassin. Donc,
"Fussiez-vous plus rusé que le Rat Kondiaronk,
"Contre moi vous vous battrez."
Depuis que de larmes
Versai-je au souvenir de l'odieux tournoi d'armes !

Au lendemain, j'appris que Gaston avait fui
Emportant tout mon coeur et ma joie avec lui.

LUCIENNE :—

Tu l'aimais ?

GAETANE :—

Oui.

LA PREMIERE :—

A ! l'amour

TOUTES :—

Ah ! l'amour !

LUCIENNE :—

J'en rêve le jour.

GAETANE :—

Je le vois en songe.

LA PREMIERE :—

C'est un beau mensonge....

LUCIENNE :—

C'est un rien et c'est tout ;
Sourire et fleurs partout.

GAETANE :—

L'amour est une douce chose
Qui nous tient le coeur en émoi ;
C'est un frelon sur une rose
Qui bourdonne : Belle, aime-moi.
C'est un parfum de fleur éclose,
Hier, sur la bouche d'un roi,
Que l'amoureuse bergère ose,
Aujourd'hui, prendre sans effroi.
Pareil à l'Iroquois sauvage,
L'amour surprend et fond sur nous.
Il faut, dit-on, le mettre en cage,
Parfois le prier à genoux.
On veut sa chanson triste ou gaie
Qu'on pleure seul, qu'on chante à deux,
Quand, du temps la voile carguée,
On vogue au fil lent des aveux.
Dans un baiser, c'est une ivresse,
Un jet de flamme, un pleur de miel ;
Dans le baiser, dans la caresse,
C'est sur la terre un peu de ciel.
Pareil à l'Iroquois sauvage,
L'amour surprend et fond sur nous ;
Il faut, dit-on, le mettre en cage,
Parfois le prier à genoux.

SCENE CINQUIEME

LES MEMES.—MICHEL VERDIER. (qui entre par la petite porte.) **PUIS EDGAR.**

MICHEL :—(à Gaétane.)

Mademoiselle....

GAETANE :—

Eh bien, mon brave Michel ?

(Edgar entre par la porte du fond et s'approche du groupe sans être vu.)

MICHEL :—(bas à Gaétane.)

Monsieur de Val est à l'orée de la forêt.

GAETANE :—(affolée.)

Ah ! mon Dieu !

TOUTES :—(se pressant.)

Quoi ? Qu'y a-t-il ?

GAETANE :—(aux fillettes.)

Rien ! (elle prend Michel à part ; Edgar, après avoir écouté, entre sans bruit dans l'habitation.) Ce soir, je l'attendrai, ici, après le couvre-feu. Dis-lui qu'il vienne.

(Michel salue et sort. La scène s'obscurcit peu à peu. Plus tard à mesure que viennent les ténèbres, un rayon de lune éclaire la scène.)

SCENE SIXIEME.

LES MEMES MOINS MICHEL ET EDGAR

GAETANE :—

J'ai la réponse à ma lettre !

TOUTES :—(un doigt sur la bouche.)

Oh !

GAETANE :—(à l'avant scène.)

Ce soir, quand viendra la brunante
Lui parler !
Entendre encor sa voix brûlante
Murmurer !
Voir son oeil d'une flamme ardente
S'allumer !
Sentir son âme palpitante
Soupirer !
Dans la paix de l'heure mourante
L'adorer !

(Pendant ce temps, les jeunes filles se tenant par la main, se retirent par la droite en chantant à mi-voix :)

LES FILLETTES :—(sotto voce.)

Pareil à l'Iroquois sauvage,
L'amour sunprend et fond sur nous ;
Il faut, dit-on, le mettre en cage.
Parfois, le prier à genoux....

SCENE SEPTIEME.

GAETANE. (seule.)

(Elle fait lentement le tour de la scène ; elle écoute près de la maison à droite, puis traversant à gauche sur la pointe des pieds, elle entrebaille la porte à gauche, regarde au loin et chante :

C'est l'heure pure, heure mélancolique,
Où le vent chante un rythme harmonieux ;
L'heure du soir au décor fantastique
Et lentement l'ombre descend des cieux ;
L'heure du soir qui me trouble et m'oppresse
Et m'alanguit d'une vague tendresse.....

Ah ! Gaston ! ...

Dieu ! j'ai peur que mon père
N'ai entendu ce nom.
A l'orgueil, il faut satisfaire !
A l'honneur, je dois immoler....
La voix d'amour....il faut la taire,
A la race il faut sacrifier.

(Elle va s'asseoir, pensive, sur les marches de l'habitation.)

CHOEUR :—(dans la coulisse.)

Pareil à l'Iroquois sauvage,
L'amour surprend et font sur nous ;
Il faut, dit-on, le mettre en cage,
Parfois, le prier à genoux.

GAETANE :—

De ton ciel, ô ma mère,
Dis-moi, que faut-il faire ?
Je doute et ne sais rien.
De l'aimer, est-ce bien,
Est-ce mal ?....Je suis veule
Contre lui, et si seule,
Oui bien seule à lutter....
Et tout me dit d'aimer.
De ton ciel, ô ma mère,
Dis-moi, que faut-il faire ?
Je doute et ne sais rien.
Est-ce mal ? Est-ce bien ?

(Elle se lève et va pour entrer dans l'habitation. Edgar qui sort la retient par la main.)

SCENE HUITIEME.

GAETANE.—EDGAR.—PUIS LUCIENNE

EDGAR :—

Pardon, cousine.

GAETANE :—

Que voulez-vous, cousin ?

EDGAR :—

La brise est fine,
Le soir serein,
Charmeur votre sourire ;
J'ai deux mots à vous dire :
C'est un secret qui veut
Devenir un aveu.

GAETANE :—

Un secret ? Je suis lasse.

(Elle veut entrer, Edgar la retient.)

EDGAR :—

Un instant, restez de grâce.

(Il la ramène à l'avant scène.)

I

Vous rappelez-vous le soir,
Où vous m'êtes apparue ?
Vous étiez de noir vêtue,
Pâle et blonde, et je crus voir
L'aurore dorant la plaine.
J'eus de vous un seul baiser,
Et son souffle m'a grisé ;
Du printemps c'était l'haleine.

II

Tu fis le jour en ma nuit,
Quand tu parus, blonde et pâle,
Tu fis le printemps d'opale
En l'hiver de mon ennui.
Fée, achève ton poème :
Transforme en perles mes pleurs ;
De mes rêves, fais des fleurs ;
De mon coeur, un ciel : Je t'aime.

GAETANE :—

Dieu ! Edgar, que dites-vous ?

EDGAR :—

Mon amour est un vin doux
Qui me tourne un peu la tête

(Il veut la saisir, elle se dégage.)

GAETANE :—

A vous aimer je suis prête ;
Vous aimer comme un ami ;
Mais pas plus.

EDGAR :—

Comme un ami !

GAETANE :—

Et pas plus !

EDGAR :—

Ah ! Gaétane !

GAETANE :—(légère.)

La fleur se fane,
L'amour aussi.
L'amitié plane,
Toujours ainsi.

EDGAR :—

Ah ! l'amitié trop douce,
Pour mon violent amour !
Non, non, tu me repousse ;
C'est folie ! ou bien tour
De coquette
Pour opérer
Sa conquête
Et l'assurer !

GAETANE :—

Si coquette est la cousine.
Ah ! Ah ! Ah !
Ce n'est pas pour son cousin.
Ce n'est pas pour le cousin
Ah ! Ah ! Ah !
Qu'est coquette sa cousine !

EDGAR :—

Vous riez, Pourquoi ?
Vous riez, je vois :
Vous aimer peut-être
Un de ces colons, un rêtre.

GAETANE :—

Et qui ? Laissez-moi passer !

EDGAR :—

Non ! Puisque je fus blessé
Par vous si belle et si fière,
Que je vous conquière
Ou que je meure !....et j'exige.....

GAETANE :—

Laissez-moi passer, vous dis-je.

EDGAR :—

Non, non, vous m'entendrez.
Non, laissez-moi vous adorer.

GAETANE :—

La fleur se fane,
L'amour aussi.
L'amitié plane,
Toujours ainsi.

EDGAR :—

Non, l'amour règne et domine
Il commande : c'est un roi !
Je te veux bien que chagrine,
Et je t'aurai malgré toi.

(Il la saisit.)

GAETANE :—(luttant.)

Le lâche !

EDGAR :—

Amour !

GAETANE :—

Laisse-moi ! Relâche !.....

EDGAR :—

Te garder toujours !

(Entre Lucienne par la droite.)

LUCIENNE :—(pendant que Gaétane se dégage.)

Lui ! le menteur, l'infâme !
Jalousie, ah ! je sens ta flamme,
Ta morsure de feu.
Et je l'aime encor....mon Dieu !

EDGAR :—

Je vous adore ainsi plus belle,
Lorsque votre oeil est courroucé.
Je vous adore ainsi, rebelle
Aux voeux d'un désir insensé.

LUCIENNE :—

Trahie ! ah ! je souffre, et par elle.
Si de m'aimer il s'est lassé,
O mort, étends sur moi ton aile.
Ne plus souffrir ! ne plus penser !

GAETANE :—

Pourquoi cette force cruelle
Qui me prend pour me torturer ?
Pourquoi donc sa passion est-elle
L'amour qui fait ainsi pleurer ?

(Gaétane entre dans l'habitation. Edgar sort par la droite. Lucienne est tombée au pied du hêtre et sanglotte convulsivement.)

SCENE NEUVIEME.

LUCIENNE.—PIED-LEGER.—PUIS GAETANE, à la fenêtre.

(Le rayon de lune disparait ; la scène devient noire. L'orchestre se suspend. Lucienne pousse un cri effroyable. Le rayon de lune reparait et Pied-Léger est debout près de Lucienne.)

LUCIENNE :—

Ah ! Mon Dieu !

PIED-LEGER :—(stoïque.)

Que ma soeur se rassure. Pied-Léger a entendu la fille au visage pâle pleurer comme un jeune faon qui a perdu sa mère et Pied-Léger est venu lui demander qui, sur son visage, a mis les larmes comme un ruisseau.

(Lucienne se lève et recule en tremblant.)

PIED-LEGER :—(continuant, même jeu.)

La fille de l'aube tremble comme un "taiousse-taiousse" qu'on tient captif dans sa main.

LUCIENNE :—

Que veut mon frère ?

PIED-LEGER :

Le sauvage veut la paix.

LUCIENNE :—

Pourquoi le sauvage vient-il comme un corbeau de nuit ?

PIED-LEGER :—

Au pays de Pied-Léger, la forêt est dépeuplée. Le gibier est allé du côté du soleil. Le poisson a descendu les rivières. Le sorcier de la tribu a consulté le manitou; le manitou a dit: "La saison de la chasse sera abondante, si fille de visage pâle est prise pendant la pleine lune et gardée dans sa tente en face de son "totem". Le grand Chef, Bisson-Borgne,

échangera "squaw" aux yeux noirs avec "squaw" aux cheveux blonds ; et rien de mal sera fait au Fétiche sous la protection du Manitou.

LUCIENNE :—(reculant encore.)

Ah ! (à part.) Et je suis seule....mon Dieu !

PIED-LEGER :—

Depuis déjà deux couchers de soleil, les guerriers très braves sont sur le sentier, et "squaw" blanche n'a pas encore été trouvée. Pied-Léger a été désigné par l'Esprit. Si demain au premier chant du roitelet, Pied-Léger ne ramène pas le Fétiche au campement, Pied-Léger mourra attaché au poteau du supplice et son scalpe blanchira sur l'autel du Manitou.

(La fenêtre s'illumine et Gaétane paraît dans l'encadrement. Gaétane dans la fenêtre cueillant des fleurs chante une vieille mélopée.)

GAETANE :—

C'était deux soeurs jumelles,
Lon, lon la,
Deux soeurs et deux jumelles
Aimant le même gars.
Lon laire, lon la.

Le gars aimait la belle,
Lon, lon la,
Aimait bien la plus belle,
Et l'autre n'aimait pas.
Lon laire, lon la.

Jalouse, l'autre appelle
Lon, lon la,
La jalouse elle appelle
La mort qui ne vient pas
Lon laire, lon la.

Passe un Indien rebelle
Lon, lon la,
Un Peau-Rouge rebelle
Qui voulait une "squaw".
Lon laire, lon la.

La jalouse cruelle
Lon, lon la,
Jalouse la cruelle
Sa soeur prit, la livra
Lon laire, lon la.

Dans sa frêle nacelle,
Lon, lon la,
Frêle dans sa nacelle
Peau-Rouge l'emporta.
Lon laire, lon la.

(Sur les dernières notes, Gaétane disparaît. La fenêtre redevient noire. Pendant la chanson, Lucienne comme hypnotisé, s'est rapprochée de Pied-Léger et l'a saisi par la main. Elle écoute.)

PIED-LEGER :—

Que dit femme pâle à la voix plus douce que le chant du rossignol ?

LUCIENNE :—

Guerrier, tu vois cette fille.

PIED-LEGER :—

Oui.

LUCIENNE :—

Je te la donnerai.

PIED-LEGER :—

Pied-Léger accepte.

LUCIENNE :—

Cette nuit, par la petite porte dérobée, que frère rouge soit là et je lui donnerai "squaw" blanche.

PIED-LEGER :—

Pied-Léger sera là, mais si la femme française ment, c'est elle qu'il prendra....

(Pied-Léger sort par la petite porte. Lucienne entre dans l'habitation. La scène s'éclaire.)

SCENE DIXIEME.

LE COMTE.—PERUSSE.—VERDIER.—COLONS.—SOLDATS.—SERVITEURS, avec des torches.

(Cris dans la coulisse, coups de feu, brouhaha. La porte cochère s'ouvre et les soldats entrent, ayant Michel à leur tête.)

LE COMTE :—(sortant de la maison.)

Que se passe-t-il donc ?

MICHEL :—

Des nouvelles ! C'est le trappeur Jean-Pierre qui revient de Ville-Marie.

TOUS :—

Vive le trappeur !

(Entre Pérusse.)

JEAN-PIERRE :—

I

J'ai pour maison,
J'ai pour domaine,

Tout l'horizon,
Toute la plaine.
J'ai pour ami,
J'ai pour maîtresse,
Mon vieux fusil,
Et la paresse.

Glisse, glisse, trappeur
Glisse comme les ombres ;
Sous bois, glisse, coureur,
Parmi les forêts sombres.

II

Je me revêts
De peau de bête ;
Au flanc je mets
Mon casse-tête.
Fier est mon oeil
Ma jambe est sûre.
Sous le soleil
Je suis nature.

Glisse, glisse, trappeur
Glisse comme les ombres ;
Sous bois, glisse, coureur,
Parmi les forêts sombres.

II (1)

Vois, L'ennemi
Sournois te guette.
Vois. Il frémit
Sur sa raquette,
Bondit, trappeur,
Sur toi se jette.
Tire sans peur
Ton casse-tête.

IV

Son oeil profond
D'éclairs s'allume,
Je vise au front
Qu'orne une plume.
Il est temps, vieux,
Ton sang se glace,
Va chez tes dieux
Faire la chasse.

CHOEUR :—

Glisse, glisse, trappeur
Glisse comme les ombres

---

(1) Les deux couplets qui suivent sont retranchés à la représentation.

Sous bois, glisse, coureur,
Parmi les forêts sombres.

PERUSSE :—

Gare à toi ! L'ennemi
Sournois te guette.
Gare à toi, il a frémi
Sur sa raquette.
Il bondit, trappeur et s'élance.
Ton tomahawk !

CHOEUR :—(faisant le geste.)

Ach !

PERUSSE :—

Et le lance.
Ah ! Ah ! Touché ! au front.
Tel le pin mordu par l'acier qui, sur son tronc,
Retombe
Ainsi vacille et tombe
L'ennemi farouche et sans peur.
Ah ! Ah ! frappé ! au coeur !

CHOEUR :—

Glisse, glisse trappeur
Glisse comme les ombres ;
Sous bois, glisse, coureur,
Parmi les forêts sombres.

(Pérusse, pendant la reprise, remet une lettre au Comte. Ce dernier brise le cachet et lit.)

LE COMTE :—

Bonnes nouvelles, mes amis ; un renfort nous arrive, un renfort de vingt soldats.

TOUS :—

Vingt soldats ?

PERUSSE :—

Oui, un vrai régiment, et gai, et étincelant, et pomponné et astiqué. Ils sont restés à la tête du lac, au lieu de venir camper ici leur bivouac pour la raison qu'ils disent que les baïonnettes et les boutons ça reluit pas dans l'ombre, qu'ils aiment mieux attendre le soleil pour faire une entrée plus étincelante. Mais, c'est des braves tout de même, qui ont vu tous les climats, été de toutes les victoires, couru de la Louisiane à la Baie d'Hudson. Oui. C'est de la rude écorce, quasiment des trappeurs pas vrai, Michel ?

MICHEL :—

Pour de la rude écorce, c'est de la rude écorce.

(Michel verse à boire. Le Comte et Pérusse entrent dans l'habitation. Reprise de Glisse, glisse.... Tous sortent à droite excepté Michel qui referme la porte. La scène redevient noire.)

SCENE ONZIEME.

GAETANE.—MICHEL.—PUIS GASTON.

MICHEL :—

Personne.

GAETANE :—(sur les marches.)

Personne.

MICHEL :—(à la petite porte, faisant signe avec la main.)

Venez.

(Gaston entre et s'approche de Gaétane. Michel monte sur la plateforme et regarde au loin. La petite porte reste ouverte.)

GASTON :—

Gaétane, mon amour !

GAETANE :—

Ah ! Gaston !

GASTON :—(fléchissant le genou et baisant la main de Gaétane.)

De retour.
A vos pieds belle Diane
A vos pieds, ma Gaétane !

GAETANE :—

Relevez-vous Gaston
Et m'embrassez.... sur le front.

GASTON :—(la baisant au front.)

Vous m'aimez donc ?

GAETANE :—(riant.)

Oui, non, peut-être.

GASTON :—

Aimer ainsi
C'est faire paraître
Et faire douter aussi.

GAETANE :—

Douter quand on aime
C'est aimer deux fois.

GASTON :—

Las ! Je doute, et crois même
Vous aimer mille fois
Mais dis-le que tu m'aime
En m'aimant dans ta voix.

GAETANE :—

Fi ! Le méchant qui doute !
Je vous aime Gaston.

GASTON :—

Dis encor. Car la route
Fut longue.

GAETANE :—

Je t'aime, Gaston....
Mais je tremble que mon père....

GASTON :—

Il n'a pas oublié
Ame fière.

GAETANE :—

Il n'a pas oublié
Qu'il est de race altière
Que l'orgueil l'a lié.

GASTON :—

Eh bien ! tous les deux par la plaine,
Nous irons cacher notre amour.
En la Louisiane sereine,
Allons nous perdre sans retour.
Partons ! Près d'ici, sur la grève,
Une pirogue nous attend.
Viens, Gaétane ; et que mon rêve
Se réalise en cet instant !

GAETANE :—

Les amours ont des charmes
Qui sont des cieux ;
Le devoir a des larmes
Et des adieux.

GASTON :—

Du soleil, là-bas, la caresse
Frôlante alanguit les amants.
La brise est pleine d'une ivresse

Qui glisse des arbres géants ;
Les roses y naissent plus roses.
Viens, mignonne, au pays des d'eux.
En mon coeur, je sens mille choses
Que là-bas, je dirai bien mieux.

GAETANE :—

Les amours ont des charmes
Qui sont des cieux ;
Le devoir a des larmes
Et des adieux.

GASTON :—

Viens, mignonne, au pays des dieux.

GAETANE :—

Non, non, je reste.

GASTON :—

Gaëtane, partons....

GAETANE :—

Je reste
Non, non.
Vierge céleste,
Vierge des cieux,
Abrégez la lutte
Et nos adieux.
Contre l'amour, l'amour lutte,
Contre un père, un fiancé.

GASTON :—

Moi, n'est-ce pas assez ?

GASTON :—

Si l'amour a des charmes
Qui sont des cieux ;
Pourquoi verser des larmes
Et dire adieu.

GAETANE :—

Les amours ont des charmes
Qui sont des cieux ;
Le devoir a des larmes
Et des adieux.

SCENE DOUZIEME.

GASTON.—GAETANE.—LUCIENNE.—MICHEL.—LE COMTE. —EDGAR.—PERUSSE.—PUIS PIED-LEGER (dans la petite porte.) COLONS.—SOLDATS.— FILLETTES.

(On entre avec des torches ; la scène s'éclaire.)

EDGAR :—(entrant par la droite.)

Lui ! Monsieur !
(Entre le comte.)

LE COMTE :—

Ah ! vous venez me rendre raison, monsieur. C'est tard pour un homme de coeur. Je suis prêt. Défendez-vous.

GASTON :—(regardant Gaétane.)

C'est vrai, monsieur, je suis venu perdre ou rendre raison.

LE COMTE :—

N'avez-vous point songé que vous pouviez rendre l'âme aussi ? En garde, Monsieur !

GASTON :—(dégainant.)

La perdre ou me perdre !

(Le comte et Gaston s'élancent l'épée haute. Pérusse s'interpose entre eux. Gaétane tombe dans les bras de Lucienne qui l'attire près de la petite porte où est apparu Pied-Léger.)

CHOEUR.

Pour la patrie, ô défenseur,
Garde ton sang et ton courage ;
Réserve ta force et ta rage
Pour repousser l'envahisseur.

(Pied-Léger s'empare de Gaétane, la porte se referme. Lucienne comme frappée tombe à la renverse. Un long cri. Consternation générale.)

RIDEAU

INTERMEDE. (1)

C'est le matin avant le lever du jour.

Frémissement de la nature sauvage.

Lever de l'astre-roi.

Chant d'amour de la terre à l'aspect de son maître, le Dieu générateur.

Eveil complet des choses.

Immense concert des oiseaux qui rendent hommage à la Toute-Puissance.

(1) L'intermède commence lorsque le rideau se lève. La scène est noire : c'est la nuit. L'aurore, puis le jour suivent le développement de la phrase musicale.

ACTE SECOND

"CHEZ LES LOUPS".

(Un campement de la tribu des Loups de l'autre côté du lac Champlain. Au fond, à gauche, la falaise escarpée ; petit chemin en lacet qui se perd derrière un rocher qui domine le lac à droite. Sur la montagne, des ormes, des pins, des érables et des bouleaux. Le rivage est de sable fin. Sur le rivage, des canots retournés. A gauche, premier plan, la tente du manitou. Au centre, arrière plan, l'autel de pierre. En face, le poteau de torture. Au pied de la falaise, et adossées au rocher, les tentes de la tribu ornées de peaux de bête, de nattes tressées et de chevelures. Chaque Indien porte des scalpes à sa ceinture.

SCENE PREMIERE

BISSON-BORGNE.—SAIKA.—SAUVAGES.—SAUVAGESSES.

(Pendant l'intermède, lorsque le soleil est levé, on voit les sauvages s'agiter, aller, venir. Bisson-Borgne demeure debout. Saïka est dans le sentier. Quelques sauvages assis en rond fument. Les femmes préparent le repas du matin.)

CHOEUR :—

Ohé, ohé.

SAIKA :—

Ohé, ohé.

CHOEUR :—

Ohé, ohé.

SCENE DEUXIEME

LES MEMBRES.—TECUMSEH.

(Tecumseh sort de la tente du Manitou et s'avance gravement vers Bisson-Borgne qui lui tend un calumet ; il fume en silence. Un temps. Saïka monte sur le rocher.)

BISSON-BORGNE :—(à Tecumseh, après avoir repris le calumet, qu'il place dans sa ceinture.)

Que demande le puissant Manitou ?

TECUMSEH :—

L'Esprit veut que Pied-Léger meure. Quand l'orient, annonçant la venue du soleil, était blanc comme le lait d'une jeune squaw, Técumseh a vu trois oiseaux de nuit voler autour du wigwam de Pied-Léger, de droite à gauche, s'arrêter sur les pins qui les gardent du vent de là-bas, lancer trois fois leur cri de mort, puis partir en trois directions différentes opposées au soleil. Pied-Léger doit mourir.

BISSON-BORGNE :—(après un léger silence.)

Le fils du grand Aigle-Noir est brave ; dix scalpes sont attachés à la ceinture du jeune guerrier qui compte moins de lunes qu'il n'y a de soleils d'un printemps à l'autre printemps. Pied-Léger deviendra le chef de la tribu des Loups et le soutien de cent wigwams quand Bisson-Borgne partira pour le pays des songes. L'Esprit veut-il que les Loups immolent leur jeune chef et restent sans défense ?

TECUMSEH :—(farouche.)

Le Manitou a dit à Técumseh avec une grande colère : "Il faut aux Loups la Pierre-de-Chasse ou la Femme Blanche. Pied-Léger partira dès le lever de l'aurore et si le matin de la pleine lune lorsque le roitelet aura chanté, il n'a pas rapporté le Fétiche, que son scalpe blanchisse pendu à mon autel." Pied-Léger doit rapporter la Pierre-de-Chasse ou la femme blanche ou mourir.

BISSON-BORGNE :—

Les Français de la tête du lac sont braves et les gros fusils du fort crachent du feu qui tue. Pied-Léger pourra-t-il saisir une femme blanche ?

TECUMSEH :—

Le Manitou veut la femme blanche ou la Pierre-de-Chasse.

BISSON-BORGNE :—

La Pierre-de-Chasse appartient au trappeur Jean-Pierre, l'ami des Loups.

TECUMSEH :—

Que Pied-Léger tue le trappeur que Técumseh hait, après il lui enlèvera la Pierre-de-Chasse et son scalpe.

BISSON-BORGNE :—

Le trappeur a sauvé la vie à Pied-Léger. Técumseh ne se souvient donc pas. (Técumseh fait signe qu'il se souvient et crache par terre en signe de mépris

et de colère.) qu'il ne pouvait chasser le mauvais-esprit entré dans le corps de Pied-Léger et que Jean-Pierre avec sa médecine merveilleuse réussit.

TECUMSEH :—(en proie à une violente colère.)

Le Manitou a parlé. Pied-Léger mourra s'il n'apporte pas le Fétiche. J'ai dit.

BISSON-BORGNE :—

Le Manitou ordonne, Bisson-Borgne obéira au Manitou plus puissant que la tempête.
(Técumseh se retire sous la tente.)

SCENE TROISIEME.

LES MEMES.—MOINS TECUMSEH.

(Bisson-Borgne et trois sauvages, à l'avant-scène, chantent la chanson du scalpe ; les femmes restent assises ; tous les hommes sont debout. Les quatre chanteurs miment l'opération du scalpe. Pendant qu'ils chantent, le choeur mâle marque le temps avec des sons gutturaux ; les femmes, de temps à autre, font entendre des plaintes aigües.)

CHOEUR :—

Och ! Och !
J'ai vingt scalps à ma ceinture
Je suis un loup.
J'ai vingt scalps à ma ceinture,
Vingt scalps à longue chevelure.
Och ! Och !
Je suis un Loup.
J'ai vingt scalps à ma ceinture.

QUATUOR :—

Och ! Och ! Sois fort comme un bison,
Sois sans pitié, sois sans pardon,
Etouffe, étreins, saisis, tenaille.
Och ! De tes doigts serre la maille.
Il crache du sang. Il râle. Och !
De ta lame de roc
Taille en rond le cuir de son scalpe.
Ton genou sur sa gorge, palpe,
Palpe son coeur. Que le guerrier
Sente la vigueur de ton pied,
L'ouragan de ta haine.
Crache ton mépris. Déchaîne
Sur lui ta rage. Hardi !
Och ! De ton bras alourdi,
Arrache enfin sa chevelure
Guerrier, que son cri de torture
Apprenne aux ennemis jaloux
Comment scalpent des Loups.

CHOEUR :—

Och ! Och !
J'ai vingt scalps à ma ceinture
Je suis un Loup.
J'ai vingt scalps à ma ceinture,
Vingt scalps à longue chevelure.
Och ! Och !
Je suis un Loup.
J'ai vingt scalps à ma ceinture.

(L'orchestre fait silence. Un temps. On entend la chanson du roitelet. Un temps.)

BISSON-BORGNE :—

Le Manitou a parlé.

SAIKA :—(sur le rocher.)

Le Fétiche aux cheveux blonds ! Voici la femme au visage pâle.

(Les sauvages se pressent sur la rive pour voir la pirogue de Pied-Léger qui nage vers le campement sur le miroir du lac. Ils reviennent et tournés vers l'autel, chantent.)

CHOEUR:—

Manitou, puissant guerrier,
Plus brave que les tempêtes,
Ne laisse plus sur nos têtes
Peser ton courroux d'acier.

Manitou, chef intrépide,
De ta victime chargé,
Dans sa pirogue rapide
Voici venir Pied-Léger.

Qu'elle apaise ta colère.
Ne retiens plus le gibier.
Ouvre aux poissons les rivières,
Manitou, puissant guerrier.

SCENE QUATRIEME.

LES MEMES.—TECUMSEH (à la porte de la tente du Manitou.) PIED-LEGER.—GAETANE.

(Pied-Léger paraît portant Gaétane évanouie dans ses bras. Saïka, descendue du rocher, se tient près de Pied-Léger qui entre sous la tente du Manitou, y dépose son fardeau et sort en fermant la tente. Saïka se couche à l'entrée.)

PIED-LEGER :—

La fille de l'aube a perdu le sens.

BISSON-BORGNE :—

La femme blanche dort.

PIED-LEGER :—

Pied-Léger ne voulait pas mourir condamné par le Grand-Esprit. Il a marché dans l'ombre autant de nuits qu'il a de scalpes à sa ceinture pendant que volaient sous la forêt les oiseaux qui ont peur du jour. Autant de fois il s'est assis et a songé à la mort qui l'attendait à la bourgade où il jouait quand il ne savait pas encore bander son arc. Lorsque les hiboux sortirent encore, il crut qu'il ne verrait plus l'ombre combattre avec les arbres de la forêt ni les yeux noirs de Saïka. Mais Pied-Léger rapporte le Fétiche et Pied-Léger est content. Il chassera encore l'orignac sous les ordres du grand chef.

BISSON-BORGNE :—

Pied-Léger est un guerrier habile et rusé. Pied-Léger sera le chef de la tribu quand pauvre Bisson-Borgne aura traversé le fleuve de la vie. Le chef donnera à Pied-Léger les peaux de deux loutres tuées de sa main, les plus belles de toutes et Saïka pour orner son wigwam.

SCENE CINQUIEME.

LE MEMES.—TECUMSEH (sortant de sa tente.)

TECUMSEH :—

L'Esprit ordonne aux guerriers d'aller vers le pays de la chasse. Ils reviendront chargés de gibier.

BISSON-BORGNE :—

Pied-Léger se repose et commande à la bourgade en l'absence du chef. Ses frères lui feront une part du gibier.

TECUMSEH :—(à Pied-Léger.)

Pied-Léger saura conserver le Fétiche au visage de neige qui dort sous l'aile du Manitou.

(Tous s'apprêtent et se mettent à la file, femmes comprises et marquant le pas, chantent :)

BISSON-BORGNE :—

Amis, prenez vos flèches,
Vos arcs et vos canots.
A la chasse, à la pêche,
Suivez vos "sagamos".

CHOEUR :—

Tip, tap, tip, tap, tou.
Voici venir la bête,
Deux arbres sur la tête,
Tip, tap, tip, tap, tou.
(Chut !)

Tip, tap, tip, tap, tou.
Deux arbres sans feuillage
Qui te diront son âge.
C'est un caribou
Tip, tap, tip, tap, tou.

TECUMSEH :—

Prenez aussi vos femmes
Et vos enfants, ô Loups.
Effilez bien vos lames
Pour plaire aux Manitous.

CHOEUR :—

Tip, tap, tip, tap, tou.
Sa robe brune est belle ;
Mais son oeil étincelle.
Tip, tap, tip, tap, tou.
(Chut !)
Tip, tap, tip, tap, tou.
Prends ton arc. Sois habile ;
Car sa course est agile.
C'est un caribou.
Tip, tap, tip, tap, tou.

(Départ des chasseurs, pendant la reprise.)

SCENE SIXIEME.

PIED-LEGER.—SAIKA.—Puis GAETANE.

(Pied-Léger prend la tête de Saïka dans ses mains et la regarde longuement. Au loin la chanson des chasseurs se perd.)

PIED-LEGER :—

La fille de l'aube est belle mais plus belle encore est la fille de l'ombre. Pied-Léger veut Saïka dans sa tente pour apprêter son gibier et coudre ses peaux. Quand le soleil tombera derrière la montagne, Saïka sera la "squaw" de Pied-Léger.

SAIKA :—

Pied-Léger est le maître. Ses yeux sont beaux comme les pierres qui luisent et sa bouche parle avec finesse. Saïka sera son esclave.

PIED-LEGER :—

Quand Pied-Léger deviendra chef, Saïka sera la première des femmes de la tribu.

SAIKA :—

Saïka ne désire rien que de servir Pied-Léger et d'entendre sa voix grave comme le mugissement du Long-Saut dire le sort du grand chef de là-bas, celui qui aimait une fille de l'aube. C'est la parole que

Pied-Léger disait à toutes les femmes réunies, ce qui faisait pendant plusieurs lunes pleurer Saïka jalouse.

PIED-LEGER :—(1)

On l'appelait Téleh, le chef du pays qui court depuis les Montagnes Blanches. Il était brave comme une mère-ourse qui a des petits. Téleh, le plus grand guerrier et le plus grand chasseur de sa tribu. Tant de scalpes et de peaux de bêtes tapissaient son "wigwam" que ses "squaws" en avaient oublié le nombre....

Un lever-de-soleil, des visages-pâles vinrent au pays de Téleh avec une jeune "squaw" plus blanche que la neige, plus belle que les fleurs des lacs. Ses yeux étaient comme les eaux profondes ; ses cheveux comme des épis de maïs....

Téleh voulut avoir dans son "wigwam" la "squaw" blanche : il la prit quand le hibou, sorti de son rocher, croassait dans la nuit ; et les visages-pâles renversèrent la chaudière de la paix et déterrèrent la hache de guerre....

Pendant tout une lune, Téleh fut sur le sentier de guerre. Le sang coula comme l'eau des sources. Le torrent de la montagne roula des cadavres sans chevelures aussi nombreux que les troncs d'arbres au printemps....

Téleh fut vainqueur ; mais quand il dormait, couché sur ses peaux d'ours blancs, la "squaw" aux cheveux de maïs saisit la hache du guerrier et le tua....

Depuis ce temps, l'esprit de Téleh erre dans les plaines qui sont de l'autre côté du fleuve de la vie sans pouvoir entrer dans le pays de la chasse. Quand il vient dans la forêt des Manitous, pour tendre ses trappes, la colère des Manitous fait un grand bruit ; leurs yeux jettent des flammes....

Les fils de l'ombre entendent ce vacarme ; c'est le tonnerre qui gronde. Ils sont brûlés par ces flammes : c'est le feu qui tombe des nuages....

Durant des nuits tranquilles, les chefs ont entendu la voix de Téleh comme un mugissement étouffé qui disait : "Iroquois de mon pays, aimez les "squaws" de vos "wigwams !" Iroquois de mon pays, "les bras blancs étouffent le bonheur !"....

C'est là l'histoire du grand Téleh, le chef du pays qui court depuis les Montagnes Blanches.

(Saïka reste pensive. Pied-Léger s'éloigne et s'appuie à un pin plus loin. Une pause. Saïka s'approche de la tente et l'entr'ouvre. Gaïtane apparaît encore évanouie.)

---

(1) Chaque couplet de ce récit est suivi de musique d'orchestre.

SAIKA :—

La fille de l'aube est belle.
C'est une jeune gazelle,
Un petit oiseau sans aile.
Rien n'est plus souple, plus frêle
Qu'elle.

Sur son doigt qu'est ce soleil
A la goutte d'eau pareil ?
Sur son cou qu'est ce vermeil ?
N'est-ce pas de son sommeil
L'éveil ?

GAETANE :—(rêvant.)

Ne plus aimer Gaston, le puis-je ?
(s'éveillant tout-à-fait.)
Où suis-je ?

SAIKA :—

Au campement des Loups,
Sous l'oeil des Manitous.

GAETANE :—

Mon père !
Quel est ce bois plein de mystère ?
Est-ce un rêve que je fais ?
Où sont tous ceux que j'aimais,
Gaston, mon père, Lucienne ?

SAIKA :—

Pour servir captive, voici l'Indienne.

GAETANE :—

Captive !....Je suis captive, et pourquoi ?

SAIKA :—(très naïvement.)

Pour ramener le gibier dans le bois,
Le poisson dans les rivières
Et faire tomber les pierres
Qu'ont en leurs mains les Manitous
Prêts à frapper les Sagamous.

GAETANE :—

Ayez pitié....

SAIKA :—

Comme une jeune biche,
La femme blanche a peur.
L'Indien t'adorera, Fétiche.
L'Indien n'est pas trompeur.

GAETANE :—

Ayez pitié.... sur mon âme !

SAIKA :—

Le "wigwam" de la blanche femme
Sera le "wigwam" le plus beau
D'écorce de jeune bouleau
Tout tapissé de peaux de martes.
L'Indien ne veut pas que tu partes.
Il te donnera du gibier
D'orignac et de loup-cervier.

GAETANE :—(suppliante.)

Si l'on ne veut pas que je meure,
Ah ! laisse-moi vers ma demeure,
Fille des bois m'acheminer.
Vois, l'un contre l'autre acharné,
Mes deux amours croiser l'épée.
Un seul coup et je suis frappée ;
Car l'un est mon père offensé,
Et l'autre c'est mon fiancé.

GAETANE ET SAIKA :—

Si l'on ne veut pas que je meure, / L'Indien ne veut pas qu'elle meure,
Fille des bois, vers ma demeure, / Si Saïka vers ta demeure,
Laisse-moi, laisse-moi courir, / Te laissait, te laissait courir,
Sauver mon amour ou périr. / Elle devrait aussi périr.

(Gaétane s'élance pour s'enfuir, Saïka s'interpose entre elle et la liberté. Devant la femme rouge, la femme blanche recule jusqu'à la tente du Manitou.)

SCENE SEPTIEME.

BISSON-BORGNE.—PIED-LEGER.—TECUMSEH.—GASTON, ligoté.—SAUVAGES.—SAUVAGESSES.—ENFANTS.

(Pendant la scène muette de Saïka et de Gaétane on entend trois longs cris aigus atténués par la distance auxquels répond un cri de joie de Pied-Léger plus près. Saïka et Gaétane écoutent. Silence. Gaston entre ligoté conduit par deux sauvages. Toute la figuration indienne l'entoure. Vociférations.)

(En apercevant Gaston, Gaétane va pour s'élancer.)

GAETANE :—

Gaston !

(Saïka la retient. A cette voix, Gaston tressaille, aperçoit Gaétane. La joie illumine son visage.)

GASTON :—

Gaétane !

(On enchaîne Gaston au poteau de torture. Vociférations. Quelques-uns le frappent. Gaston reste stoïque.)

BISSON-BORGNE :—

Que les Loups laissent le prisonnier et s'apprêtent pour la fête de mort. Le Manitou est content. Il nous donne une victime blanche à sacrifier sur son autel.

TECUMSEH :—

La colère ne gronde plus comme un torrent dans le coeur du Grand Esp[illegible] Yakou ! Yakou ! Técumseh donnera le coup [illegible] mort au guerrier blanc, quand le soleil fera l'ombre la plus courte près du poteau de torture. Le sang du Français finira d'apaiser la colère du Manitou. Técumseh va se préparer au sacrifice et consulter la volonté du Tonnerre Grondant.

BISSON-BORGNE :—

Que les Loups s'apprêtent à la torture et au festin de la mort.

(Tous les sauvages s'éloignent. On les voit de temps à autre sur la scène, aller, venir, occupés.)

SCENE HUITIEME.

GAETANE.—GASTON.

GAETANE :—(s'élançant vers Gaston. Elle éclate en sanglots et pleure la tête sur l'épaule de son fiancé.)

Gaston !

GASTON :—

O nuit d'angoisses, heures mortelles,
Où mon coeur semblait se briser,
Effacez-vous, heures cruelles,
Sous la chaleur de son baiser.

Sèche tes yeux, ma fiancée.
Espère. Peut-être déjà,
Sur tes pas, la troupe élancée,
Approche et te délivrera.

GAETANE :—

De mes pleurs ne t'attriste pas.
Si je pleure, c'est que je t'aime,
Que je te revois ici-bas.
Mes pleurs sont le bonheur suprême.
Je t'aime. Ne t'attriste pas.
Je n'ai plus peur de la morsure
Du feu, plus peur de la torture,
Autour de moi, si j'ai tes bras.
Je suis devant Dieu ta promise.
Je sais depuis hier puiser

Cette ivresse qu'Amour a mise
Sur tes lèvres, dans ton baiser.
(Long baiser.)
Ah ! tes yeux sont cerclés de bistre....
Et ton pourpoint est un lambeau....
Vois, c'est là le poteau sinistre....
Nous irons ensemble au tombeau.

GASTON et GAETANE :—

Mourir quand l'amour vient de naître,
Quel sort fut jamais plus cruel !
Quand s'allume au fond de nos êtres
Un feu qui veut être immortel.
Plaisirs de la caresse,
Prenantes voluptés,
Sans goûter votre ivresse
Nous vous aurons quittés !

D'amour la soif inassouvie
Gonfle nos coeurs à les briser.
La coupe si pleine de vie
En un instant va s'épuiser.
Plaisirs de la caresse,
Prenantes voluptés,
Sans goûter votre ivresse,
Nous vous aurons quittés !

GAETANE :—

Je t'aime, et ne veux pas mourir.

GASTON :—

Fuir ! Pouvons-nous y songer ?

GAETANE :—

Ces canots....Le lac....

GASTON :—

Mais je suis ligoté...

(Gaétane va voir dans la tente du Manitou. Du stylet qu'elle tire de son sein, elle coupe les liens de Gaston.)

GASTON :—

Libre ! Libre ! Enfin !
Viens, ma Gaétane,
Viens jusqu'aux confins
Du monde où le platane
Rend les taillis épais.
Voici la délivrance ;
De nos longs tourments, c'est
Enfin la récompense.

(Il veut l'entraîner vers la droite. Gaétane résiste.)

GAETANE :—

Partir sans embrasser
Mon père, puis-je y penser ?

GASTON :—

Ah ! tu recules et tu trembles !
Hésiter, c'est ne m'aimer pas
Veux-tu que nous mourrions ensemble ?
As-tu peur de suivre mes pas ?
La vie au loin dans la prairie,
Avec notre amour pour patrie,
Sous des cieux sans cesse inconnus,
La vie aux charmes imprévus
Ainsi qu'une riante aurore
S'offre à toi. Viens, je t'en implore.

(Gaétane est prête. Gaston l'entraîne. Saïka sortant de la tente et se plaçant devant eux.)

GAETANE :—

Ah !

(Pied-Léger apparaît sur le rocher.)

SAIKA :—

Que les visages pâles regardent.

GASTON et GAETANE :—

Malédiction !

(Bisson-Borgne et Técumseh sortent de la tente.)

SAIKA :—

Que les visages pâles regardent encore !

(Bisson-Borgne force Gaétane à rentrer sous la tente.)

GASTON :—(à Gaétane.)

Adieu mon amour, espère.

GAETANE :—(se contenant devant les sauvages.)

Adieu !

SCENE NEUVIEME.

GASTON.—PIED-LEGER.—BISSON-BORGNE.—TECUMSEH. SAUVAGES.

(Técumseh est monté à l'autel où est placé une sorte de marmite d'où sortent des flammes qu'il active. Les guerriers le tomahawk à la main chantent :)

ENSEMBLE :—

Hache de guerr' ! Hache de guerre !
Quand tu dormais, hache sous terre,
Qui t'éveilla, hache des Loups ?
C'est l'ennemi, hache de guerre,
C'est l'ennemi, hache des Loups.

O cri de mort, cri de supplice !
Quand tu dormais dans l'ombre lisse,
Qui t'éveilla, ô cri de mort ?
C'étaient des Loups, cri de supplice,
C'étaient des Loups, ô cri de mort.

Qui t'éveilla, dieu de la flamme,
Quand tu dormais au sein des âmes ?
Qui t'éveilla dieu des tisons ?
C'était haine, dieu de la flamme,
Et vengeance, dieu des tisons.

Qui t'éveilla, plainte de femme,
Cri de torture au sein des flammes ?
Qui t'éveilla, voix de la peur !
C'étaient les Blancs, plainte de femme.
C'étaient les Blancs, voix de la peur.

SCENE DIXIEME.

LES MEMES.—PERUSSE (sur le rocher.)

PERUSSE :—

Salut au chef de la tribu des Loups.

(Un silence. Pérusse descend.)

BISSON-BORGNE :—

Salut au brave trappeur Jean-Pierre. Qu'il soit chez les Loups tout une lune. Les loups seront contents.

PIED-LEGER :—(donnant à Pérusse les marques d'une vive satisfaction.)

Le frère trappeur apporte la joie dans le coeur de Pied-Léger.

PERUSSE :—

Le trappeur est heureux de revoir Pied-Léger en bonne santé.

(Pérusse, Bisson-Borgne et Pied-Léger s'assoient par terre et allument le calumet de la paix qui circule de main en main. Técumseh se tient un peu en arrière.)

BISSON-BORGNE :—

Et que veut le frère trappeur ?

PERUSSE :—

Le frère trappeur veut la paix.

BISSON-BORGNE :—

Les Loups n'ont pas déterré la hache de guerre et la marmite de la paix "bouille" encore devant la tente du grand chef.

PERUSSE :—

Non. Le frère trappeur a perdu confiance dans la grande tribu des Loups.

TECUMSEH :—

Les Loups savent venger l'insulte !

BISSON-BORGNE :—

Paix ! Técumseh. Le frère trappeur n'a pas insulté les Loups. Il a dit qu'il ne les aime plus

PERUSSE :—

Non. Le frère trappeur ne peut plus aimer les hommes qui trahissent.

BISSON-BORGNE :—

Les loups n'ont pas trahi.

PERUSSE :—

Les Loups ont promis au grand Ononthio qu'ils ne feraient plus de mal aux guerriers français. Malgré cette promesse, ils ont enlevé une "squaw" blanche à leur "wigwam". Malgré cette promesse, ils ont attaché un visage pâle au poteau du supplice. Le visage pâle et la "squaw" blanche sont les amis du trappeur. Les Loups aussi étaient les amis du trappeur qui a souvent fumé le calumet de la paix avec le grand chef Bisson-Borgne et a chassé l'orignac et le castor avec Pied-Léger.

BISSON-BORGNE :—

Le frère trappeur dit vrai.

PERUSSE :—

Si les Français, amis du trappeur, avaient pris Saïka et la retenaient captive dans leur fort ; s'ils avaient attaché Pied-Léger au poteau de torture, Bisson-Borgne sait-il ce qu'aurait fait Pérusse ?....

(Bisson-Borgne fait signe qu'il ne sait pas.)

PERUSSE :

Le trappeur serait allé trouver l'Ononthio des Français et lui aurait dit : "Pied-Léger et Saïka sont les amis de Pérusse. Rendez la liberté aux captifs. L'Ononthio des Français aurait rendu la liberté aux amis de Pérusse et Bisson-Borgne serait content.

(Bisson-Borgne hoche la tête.)

Le grand-chef sait que la "squaw" volée porte malheur. Téleh est mort parce qu'il avait pris une "squaw" du "wigwam" des visages-pâles.

PIED-LEGER :—

Le frère trappeur dit vrai.

BISSON-BORGNE :—

Le Manitou a parlé. Il veut la femme-blanche ou la pierre-de-chasse du trappeur.

PERUSSE :—

Ma pierre de chasse ?

BISSON-BORGNE :—

Oui. Celle qui reluit comme la rosée du matin et qui attire le gibier en abondance.

PIED-LEGER :—

Celle qui fait tuer les plus grands ori_nacs et les plus beaux castors.

PERUSSE :—

Mais que fera le trappeur sans sa pierre-de-chasse qui est un présent du Manitou ?

(Pérusse sort la pierre d'un sac attaché à son cou. Il la montre aux Indiens émerveillés sans s'en départir.)

Le trappeur passait un matin près du lac Saint-Sacrement où habitent les hommes invisibles qui donnent des pierres à fusil aux sauvages qui leur présentent du pétun en abondance. Le trappeur avait besoin d'une pierre à fusil et il mit sur le rocher un collier de perles avec une grande quantité de pétun. Tout-à-coup, il entendit un grand bruit qui l'épouvanta ; il vit une épaisse fumée sortir du rocher où il avait mis ses présents. Quand la fumée se dissipa, au lieu du pétun et du collier, il y avait sur le rocher, cette pierre qui brille comme un soleil, et une voix dit : "C'est le présent du Mani-

tou. Celui qui portera cette pierre avec lui, tuera autant de gibier qu'il en voudra". Depuis, tous les "autmoins" savent pourquoi Pérusse vend les plus belles peaux et mange les meilleures bosses de bison. Le trappeur n'a jamais abandonné sa pierre de chasse. Que fera-t-il sans elle ?

(Pendant tout le récit, les sauvages manifestent des signes d'étonnement et de profonde admiration.)

BISSON-BORGNE :—

Le frère trappeur aura la femme et le guerrier blancs.

PERUSSE : (semblant hésiter.)

Bisson-Borgne rendra la liberté aux deux captifs ?

(Bisson-Borgne et Técumseh se parlent à voix basse. Pérusse laisse les chefs qui se concertent en fumant et va vers Gaston.)

GASTON :—

Obtiendrez-vous sa délivrance ?

PERUSSE :—

Dans quelques instants mademoiselle d'Issy et vous serez libres. Je compte sur ce stratagème. Mais s'il ne réussit pas, nous prenons la bourgade d'assaut. Les colons sous le commandement du comte l'entourent de tous côtés.

GASTON :—

Dieu soit loué !

PERUSSE :—(revenant vers les chefs.)

Et qu'ont décidé les Loups ?

BISSON-BORGNE :—

Les Loups acceptent. (Il tend le calumet à Pérusse.)

PERUSSE :—

Le frère trappeur est content, mais que donnent les Loups comme garantie de leur traité ?

BISSON-BORGNE :—

La tête du grand chef.

(Pérusse prend le calumet de Bisson-Borgne. Un sauvage sous les ordres du chef coupe les liens de Gaston. Pérusse et les sauvages entrent sous la tente du chef. Gaétane sort de la tente du Manitou.)

SCENE ONZIEME.

GASTON.—GAETANE.—Puis EDGAR.—UN INDIEN.—SAIKA.

GASTON :—

Libres, Gaétane, nous sommes libres.

GAETANE :—

Libres ! (Elle se précipite dans les bras de Gaston. Edgar paraît au fond. Il porte un mousquet.)

EDGAR :—

Dans ses bras ! Les tuer là tous deux.

(Un Indien qui le suivait en rampant l'atteint et le frappe. Il tombe sans un cri.)

SCENE DOUZIEME.

LES MEMES.—LUCIENNE.

LUCIENNE.—(dans la coulisse appelant.)

Gaétane ! Gaétane !

(Sa voix d'abord éloignée se rapproche. C'est un appel qui est presque une plainte. Gaston et Gaétane aperçoivent d'abord Lucienne, puis le cadavre d'Edgar. Ils demeurent sans mouvement, anéantis.)

Ah ! Vivante. Elle est là. Mon crime est effacé.
Par le remords mon coeur fut terrassé.
Expiant l'horreur de ma jalousie,
Je serai captive....

(à Gaétane.)

Je t'ai trahie.

Gaétane, pardon....

(A pas lents elle s'est approchée jusqu'à trébucher sur le cadavre d'Edgar. Elle jette un cri, reconnaît Edgar ; elle tombe sur son cadavre et essuie sa figure de ses cheveux défaits. Pas une larme. Plaintes nerveuses et entrecoupées. Elle baise la bouche livide, puis à genoux, se tournant vers le public, les yeux hagards, avec des gestes fous, elle chante :)

C'étaient deux soeurs jumelles,
Lon, lon la.
Deux soeurs et deux jumelles,
Aimant le même gars
Lon laire, lon la.

La jalouse cruelle
Lon, lon la.
Jalouse, la cruelle,
Sa soeur prit, la livra.
Lon laire, lon la.

(Pendant cette scène, Gaston et Gaétane se sont empressés près du cadavre d'Edgar, Lucienne les a repoussés.)

SCENE TREIZIEME.

TOUTE LA FIGURATION.

(Les colons et les soldats sous la conduite du comte entrent.)

GAETANE :—

Mon père !

LE COMTE :—

Ma fille !

(Le comte aperçoit le cadavre d'Edgar. Il est en proie à une vive émotion. Il fléchit le genou. Les soldats se découvrent. Lorsque le comte se relève, Gaston lui tend la main.)

GASTON :—

Monsieur le Comte.

(Le Comte le regarde et prend la main qu'il lui tend.)

LE COMTE :—

Je vous pardonne.
Vous remplacerez mon officier mort.

LUCIENNE :—

Mort ! Il est mort.

(Les sauvages et leur chef sont à gauche. Saïka près de Pied-Léger. Pérusse se tient un peu en avant. Les Français près du cadavre. Lucienne se lève péniblement et regardant dans le vide, très doucement chante :)

Frêle dans sa nacelle,
Lon laire, lon la.
Dans sa frêle nacelle,
Peau-Rouge l'emporta.
Lon, lon la.

CHOEUR :—

Pareil à l'amour, la mort frappe,
La mort atteint tous les humains,
Jeunesse, beauté, rien n'échappe
Aux rigueurs de ses lourdes mains.

RIDEAU.